Document généré le 19 avr. 2024 16:37

Liberté

Chez mon psychanaliste

Gilles Derome

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59768ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Derome, G. (1960). Chez mon psychanaliste. *Liberté*, *2*(5), 257–260.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chez mon psychanalyste

GILLES DEROME

Je dois raconter comment je perdis connaissance dans les bras, ou presque, du docteur Von Hildebrand. Depuis quelques semaines, tout le monde le sait, je vois le docteur Von Hildebrand. Pour mes nerfs. Il m'a été fortement recommandé par un de nos amis, jésuite, très "curé de salon" dit-on dans certains milieux, à cause des intérêts qu'il porte à l'astrologie, mais en qui j'ai quand même gardé une confiance inébranlable. Pourquoi j'ai choisi Von Hildebrand plutôt qu'un autre, je ne pourrais le dire. j'aurais pu aller voir le psychiatre de Georgette, comme plusieurs de nos amis: Larrivé, psychanaliste catholique et stagiaire. Faut dire que depuis quelque temps les amis m'envoient tous les jours chez les psychanalistes. C'est une mode. Est-ce qu'ils aimeraient se débarrasser de moi? Je ne sais pas.

Un jour, j'ai vu Von Hildebrand à la télévision. Et ça m'a donné le goût. Ce n'est pas qu'il est bel homme. Plutôt petit avec quand même un je ne sais quoi de raffiné que je ne retrouve pas chez nos professionnels. Avec surtout, une voix grave et chaude et une façon toute personnelle de prononcer le français. Quoique je ne l'entende que rarement. Il parle peu. C'est qu'il pratique ce que l'on appelle une psychanalise orthodoxe. Un sofa et vingt dollars l'heure. Mais quand même. Cette façon qu'il a de dire, à certains moments, "continuez" en détachant chacune des syllabes ou de demander "c'est tout?" avec cette voix encourageante qui vous force à l'abandon le plus...

Donc, vendredi je me suis rendue à son bureau. Trois fois la semaine, c'est devenu presque machinal. J'ai été reçue par sa secrétaire. Je devrais dire, par le sourire de sa secrétaire. Ah! celle-là. Elle vous a une de ces façons d'ouvrir la porte. A la regarder on a toujours l'impression qu'elle vous reçoit à un cocktail, comme une maîtresse de maison heureuse et qui ne vous aurait pas vu depuis longtemps. Elle ne comprend donc rien. Je dois dire cependant qu'elle est plutôt jolie. Bien faite. Enfin, ne soyons pas vulgaires. Et dire qu'elle passe toutes ses journées avec lui. En un mot, elle rayonne de santé. Certains jours j'aurais le goût de lui demander si elle a été psychanalisé? Je suis, faut bien l'avouer, un peu jalouse. Surtout qu'il doit lui faire toutes sortes de confidences. Bon, je m'égare.

Je me suis assise dans la salle d'attente. "Qu'est-ce que je vais bien raconter ce matin. Depuis mercredi? Pas grand chose. Gérard est en voyage.

Après la dernière entrevue, dîner à la Société. La présidente m'agace de plus en plus avec ses manières de snob. Hier, journée de magasinage avec Georgette. On a fait les folles. Rien de spécial à noter. Quoique malgré cela, j'ai l'impression que je serai loquace. J'ai découvert que lorsque j'ai quelque chose à cacher je trouve moyen de parler très longtemps et à la dernière minute je réussis toujours à me sauver comme si je venais d'échapper à un piège, de justesse. S'il m'entendait! Ce matin, j'ai fait un rêve. Sans importance. Je pourrais lui raconter qu'en dînant avec Georgette nous avons un peu flirté. Tout cela n'est pas grave".

C'est à ce moment que la secrétaire me fit signe et que je me suis retrouvée comme à l'habitude, étendue sur le grand sofa bleu, couvert d'un tissu plutôt soyeux et sûrement de bonne qualité, en train de raconter mille et une choses.

"Vous savez, Georgette, c'est une bonne amie. C'est ma meilleure amie. Elle n'est pas comme tant d'autres, je puis tout lui raconter..." Je n'ai jamais su où s'assoit le docteur, derrière moi. Je sais qu'il est là, je sens sa présence et cela me suffit. J'ai vu en entrant, que les fleurs, dans un grand vase de verre taillé sur son bureau, n'ont pas été changées et que plusieurs des boutons que j'avais remarqués mercredi, se sont épanouis. Je me demande qui les lui envoie? C'est peut-être pour moi qu'il les achète? A moins que ce ne soit pour sa...

"Alors Georgette m'a raconté son malheur. C'est que son mari, je vous parlais l'autre jour de Jacques — c'est un ami de Gérard — et qui bien que sympathique... Au début de leur mariage, tout allait très bien. Mais, depuis quelque temps Georgette se rend bien compte — et c'est assez humiliant pour une femme — qu'elle a peur de perdre son Jacques. Elle n'ose même plus s'exprimer devant lui. Tout ce qu'elle essaye de faire c'est de le contenter. Et lui, je crois qu'il profite de la situation, et regarde un peu trop les autres. Enfin, je lui ai dit, cela ne peut plus durer tu te dois d'adopter une attitude plus ferme, plus combative".

Je crois avoir parlé longtemps comme cela. C'est après coup que j'ai réalisé que j'avais fermé les yeux et qu'il n'y avait pas un seul bruit dans tout l'appartement. J'espère qu'il ne s'est pas endormi. On m'a raconté un jour que Freud s'était endormi. J'entendis sonner un téléphone. (Je devrais lui parler du rêve de ce matin). Ce doit être dans un des bureaux voisins. Au-dessus, peut-être. Je ne pourrais pas dire.

"Je m'excuse de vous parler de Georgette, mais ça m'a bouleversée. Elle, si gaie. On est vraiment pas porté à la prendre au sérieux. C'est étonnant comment on refuse d'admettre que les gens riches peuvent être malheureux. C'est comme s'ils n'avaient aucun droit à l'angoisse. Et pourtant".

Je suis demeurée un temps à ne rien dire. Lorsqu'on ferme les yeux on devient attentif aux bruits et à la présence des objets qui nous environnent et qui nous sont chers. Je revoyais comme en rêve cet arbre que j'aperçois tous les matins de ma fenêtre.

"Nous en sommes toutes là. Dans le même pétrin. Je veux dire, en face du même problème. Ça ne sert à rien de se le cacher. Ce n'est pas que je voudrais me plaindre. Cela peut même vous sembler étrange mais j'ai l'impression que la secrétaire de mon mari est en train de faire ou d'essayer de faire sa conquête. Je ne vous en ai jamais parlé. Surtout qu'elle est à Toronto pour cinq jours. Il a été obligé de l'amener. Je sais que Gérard m'a toujours été fidèle mais quand même, cette petite, elle exagère. Depuis un mois, elle a changé de toilette tous les jours. Elle a l'argent pour se les payer, ce n'est pas là la question. Elle est jolie quoique plutôt jeune, elle n'a que vingt-deux ans. D'autre part, je sais qu'elle est sérieuse et qu'elle plait beaucoup. De nos amis, qui la connaissent, nous ont répété qu'elle a surtout beaucoup de caractère. . ." Il y eut après cela un long silence. Les choses se sont un peu brouillées dans ma tête. Le docteur dit enfin de sa belle voix grave ce mot que j'attendais: "C'est tout?"—

Je me suis souvenue du rêve de ce matin. (Celui-là je n'ai pas réussi à le chasser). Je recommençais de plus belle.

"Je ne sais pas si je dois vous raconter un rêve plutôt curieux, enfin, absolument ridicule. J'avoue que ça me gêne un peu. Ce n'est pas parce que je suis une femme, mais c'est tellement ridicule. Vous aviez sur la tête un chapeau melon. Vous étiez très grand et donniez l'impression d'être aussi très fort. Dans le genre dompteur de lion. Vous chaussiez des patins. C'est pour cette raison que vous étiez si grand. Sur un tapis! Vous voyez comme c'est fou. Vous aviez adopté une pause d'athlète et debout, teniez dans la main droite un oeuf. Enfin, c'est ridicule." Je m'arrêtai. Il me posa encore une fois la question — "c'est tout?"—

"Je ne sais vraiment pas pourquoi je vous raconte tout cela. Vous portiez, voyez si c'est bête, une longue combinaison de laine. Ce que l'on appelle ici, une quatre-vingt-quinze, à cause du pourcentage de laine utilisé. Nos ancêtres, et pas seulement nos ancêtres, mon père aussi en portait. J'ai toujours trouvé cela grotesque."

Je ne pouvais plus continuer.
—"C'est tout?" — ajouta-t-il, sans insister.

"Mon Dieu, pourquoi je vous raconte tout cela. Votre secrétaire. . . était assise . . . enfin vous la teniez dans vos bras, sur votre bras gauche. Elle me regardait en souriant, triomphante, et portait un léger bikini en guise de costume. Je crois que c'était transparent. Un sous-vêtement bleu, peut-être? Je ne me souviens pas très bien. Vous aviez dans la bouche, (ça n'a aucun sens,) de ces fausses dents de cire rouge que les enfants portent comme des masques. C'est-à-dire, de cire blanche et qui cachent presque tout le bas du visage à cause d'énormes lèvres rouges qui débordent tout autour. C'est absurde".

Ça ne pouvait plus durer. J'étais hors de moi. Je n'attendais qu'un mot. Un tout petit mot qui devait mettre fin à mon supplice.

"Vous pouvez vous retirer" me dit-il de sa voix la plus calme. Avec cette façon qu'il a d'insister sur chacune des syllabes. Cette parole me rétablit dans le réel. Je me retournai. Mais qu'elle ne fut pas ma surprise! Le docteur, debout devant moi, dans sa quatre-vingt-quinze, — je remarquai qu'elle était rouge — exactement dans la pause que je venais de décrire. Sur ses patins, un oeuf dans la main droite, un chapeau melon sur la tête, les lèvres agrandies par la cire, et, sur son bras gauche à la place de la secrétaire, confortablement assise, jubilante, c'est moi que je vis complètement nue.

Gilles DEROME